

Cyrill Dussuchaud

NEUF MOIS À CHARGE

Roman



Cyrill Dussuchaud

Neuf mois à charge

© Cyrill Dussuchaud, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0087-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'aimerais croire que c'est juste une histoire que je raconte. »

Margaret Atwood, *La Servante écarlate*

*« Vous ne pouvez pas attendre de la vie d'avoir un sens.
Vous devez lui en donner un. »*

Romain Gary, *La Vie devant soi*

À la paix que l'on trouve en soi, malgré les absents

40...

Au commencement, je n'étais rien. Un spermatozoïde en réserve, relégué dans l'anonymat prolifique de mon père d'un côté, un ovocyte en veille, oublié dans les recoins somnolents du corps de ma mère de l'autre. Rien ne laissait présager que ces deux gamètes profiteraient d'une série d'interactions moléculaires pour s'embrasser à l'échelle microscopique, avant de se diviser dans une folle et lascive sarabande. Ô vertige sacré de la matière qui, jouissant d'un excès de confiance, s'organise sans demander l'avis de la personne qui va advenir !

Pourquoi ?

Pourquoi moi ?

La vie n'apporte pas de réponse : elle engendre.

Mon père transportait fièrement des millions de mes congénères. Des troupes fraîches, renouvelées à chaque cycle, vouées à l'évacuation, mais prêtes à se sacrifier en masse pour une cause dont elles ignoraient tout. Au moment décisif, l'un de ces soldats martyrs aurait très bien pu me devancer d'une courte tête. Qu'avait donc de particulier le spermatozoïde triomphant qui me chargea d'un corps et du reste ? Une rage de vaincre héréditaire ? Un surcroît de vanité ? À moins que cette illustre différence ne fût le simple fruit d'une mauvaise blague. Une plaisanterie douteuse orchestrée par ses camarades de chambrée en attente d'incarnation, morts de rire à l'idée de propulser l'un d'entre eux sur le front, en pleine offensive de Fallope. Et voilà le dindon de la farce désigné volontaire pour se charger du paquetage existentiel ! Avec les félicitations du bataillon d'anonymes.

Et l'ovule de ma mère, hein ? Qu'avait-il donc de si empressé ? Était-il à ce point en détresse, si avide de chromosomes, pour que sa façade se lézarde au premier zigoto venu toquer ? Avant même d'en vérifier le pedigree ? Une inspection en règle n'aurait pas été superflue, quitte à nous liquider tous, en frères d'armes inaptes, pour insuffisance de potentiel. Franchement, je n'en aurais pas pris ombrage, puisque je n'en aurais jamais rien su. Avantage indéniable d'être recalé avant la conscience.

Je ne détiens pas la vérité irréfutable de l'un ni la version indiscutable de l'autre. Aucun témoin, aucun cliché jauni exhumé d'une boîte à chaussures, aucun récit transmis du bout des lèvres au coin d'une table. Rien. Et pourtant, je

SAIS. Je sais ce qu'il s'est passé, ce jour de juin 1968, quand mes parents se sont livrés à ce vieux rituel humain que la science appelle la reproduction, perpétuant ainsi l'espèce, en toute inconscience.

La nature s'est attelée à sa tâche, avec cette efficacité immédiate qu'elle réserve à l'inéluctable. Une mécanique majestueuse et discrète s'est enclenchée, comme un projecteur rallumé dans l'obscurité d'un monde muet : double hélice, deux pellicules soigneusement enroulées. Bobine X pour elle, bobine Y pour lui, et, au cœur de ce montage, le film de mon origine, réalisé sans trucage et sans aucune retouche d'images. La vie dans toute sa splendeur.

Dans ces deux brins obstinés à rejouer les mêmes scènes depuis des millions d'années, ne résidera que la pulsation brute de l'existence, ce chaos savamment orchestré qui précède l'apparition. Au terme de cette discrète tambouille biologique, un cri primordial s'élèvera, suffisamment perçant pour signaler mon entrée dans la cohue des vivants.

Lundi 3 juin 1968, 13h40. On sonne au 37, rue Emile Montégut. Une femme sursaute, bougonne, contrariée d'être dérangée en plein tricot. Une pelote de laine s'échappe et roule sur le parquet, tandis que des aiguilles se dressent en flèches. Ah, mais qui peut bien venir m'enquiquiner à cette heure-ci ? Henriette se lève du fauteuil du salon, plaque ses pantoufles sur les deux patins, et glisse sur le parquet ciré avec une lenteur cérémonieuse. Elle regarde par l'œil-de-bœuf, puis ouvre la porte sur la brûlure extérieure. Une balafre de lumière découpe la fine silhouette d'une lycéenne, jupe d'uniforme tirée au cordeau, air soucieux et mains croisées dans le dos. Oui ? Que me voulez-vous ? lance Henriette, soupçonneuse jusqu'au bout des sourcils. Bonjour, madame. Est-ce que je pourrais parler à Marie, s'il vous plaît ? Henriette dévisage la jeune fille avec la lente méfiance de ceux qui aiment jouer aux petits chefs. Vous êtes son amie, n'est-ce pas ? En effet. Qu'est-ce que vous lui voulez ? Avec tout ce qui se passe en ce moment, nous avons énormément de travail à rattraper, madame. Je venais l'avertir que notre professeur de philosophie donne un cours dans quinze minutes en salle 102. N'ayant pas vu Marie au lycée ce matin, elle ne doit pas être au courant. Alors ça ! Une leçon, au milieu de toute cette pagaille ? Ce professeur est très aidant, répond Francine. Marie aime beaucoup ses cours. Henriette se demande si cette lycéenne parle vraiment de sa fille, parce que la Marie qu'elle a élevée se traîne pour se rendre au lycée. Sa Marie n'a jamais montré un seul signe d'enthousiasme pour quoi que ce soit. Elle n'en tire rien, et n'en tirera jamais rien.

Henriette n'a pas besoin de crier son nom. Marie dévale les escaliers en chêne, chaque pas un battement sourd contre le bois ancien. Ah ! Te voilà, toi ! Tu perds pas de temps ! Qu'est-ce que tu mijotais encore dans ta chambre, hein ? Rien. Rien ? Décidément, c'est ce que tu fais de mieux ! Heureusement que ton amie est bigrement plus sérieuse. Elle est venue te prévenir que tu avais un cours de je sais pas quoi, cet après-midi. De philosophie, madame. Oui, voilà, c'est ça. Je suppose que tu n'étais pas au courant ? La question est posée sur un ton cinglant. Non. Et tu trouves ça normal ? Non. Sapristi ! Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Marie endure l'humiliation en gardant ses lèvres scellées. Allez ! T'attends quoi

pour te changer et ficher le camp d'ici ? Que des ailes poussent sur le dos d'un cochon ? Marie attrape au vol le clin d'œil de Francine. Elles n'en reviennent pas que leur plan ait aussi bien fonctionné.

Marie et Francine se dirigent vers leur lycée à l'architecture austère. Il est posé comme un Lego titanesque tout au bout de la rue. Mais au lieu de s'engager sur le passage piéton, elles descendent la rue Sainte-Claire. Direction le centre-ville où des slogans et des sirènes, qu'on croirait nés du vent, alimentent une rumeur. Après un échange de rires complices, Francine sort un tract froissé de son sac : **POUR LA LIBERTÉ ! HALTE À LA RÉPRESSION ! RASSEMBLEMENT LE LUNDI 3 JUIN, AU CHAMP DE JUILLET, À 14 HEURES.** Si jamais mon père m'y voit ! T'inquiète, Marie ! Aujourd'hui, il est occupé avec les piquets de grève du centre postal. J'ai honte d'avoir un père policier, en pleine révolution ! Tu te rends compte qu'il obéit aux ordres du Général et de Pompidou ! Je sais, mais lui, ce n'est pas toi. Au fait, je t'ai apporté ça, si tu as peur qu'un de ses collègues te reconnaisse. Francine sort de sa poche un fichu vert. Marie palpe le coton. J'adore, mais garde-le. Pour une fois que j'ai l'occasion d'aller en ville sans mes vieux, je ne vais pas me gêner ! Marie défait son chignon. Ses cheveux roux tombent en cascade incendiaire sur ses épaules. À cet instant précis, les rues s'animent comme si on avait appuyé sur un interrupteur. Les rideaux de fer se lèvent pour l'après-midi, les trottoirs se peuplent de lourdes cargaisons humaines qui bougent dans un même souffle. Les ombres reprennent leur ballet, les voitures ronronnent et grondent. Limoges sort de sa torpeur.

13h58. L'escalier des bureaux du quotidien *Le Renommé du Centre* s'allume. Le jeune Michel descend les marches à toute allure pour se rendre au magasin Arpèges, son fournisseur exclusif de disques sur la place de Limoges. Il lui faut à tout prix le dernier 45 tours des Rolling Stones, *Jumping Jack Flash*, ce fruit d'une imagination tourmentée. Mick Jagger ne chante-t-il pas en introduction : *'Je suis né sous les feux croisés d'un ouragan'*. Cinquante mètres plus loin, au milieu de la rue des Combes, Roger l'attend derrière son comptoir en U. J'ai reçu la commande passée chez Decca en fin de matinée. Mate un peu le bijou ! Les cinq Stones portent des tenues aux motifs floraux et psychédéliques. Classe ! Ouais, surtout les lunettes de Keith Richards. Michel retourne la pochette et découvre les membres du groupe, cette fois de dos. Excellent ! Et voilà la liste de mes meilleures ventes de la semaine dernière pour alimenter ta chronique. Merci, tu es parfait, comme toujours. Michel demande s'il peut vite aller écouter son disque. Je t'en prie, tu sais où est la cabine. Juste avant... dis-moi, Michel,

t'as des infos sur l'itinéraire de la manif ? Champ de Juillet, mairie, place d'Aine. Rien par ici ? Non, tu peux ouvrir cet après-midi, sans souci. La place Denis Dussoubs ne va être bloquée que par des étudiants pacifiques.

Marie et Francine sont sagement assises au milieu de la place circulaire située à la jonction du boulevard Victor-Hugo, de l'avenue de la Libération et des rues Adrien Dubouché, François Chénieux, Montmailler et des Combes. Environ deux cents lycéens et étudiants y organisent un sit-in. Quel plaisir de participer à la tempête qui déferle sur le pays depuis plus d'un mois, s'exalte Francine. Marie acquiesce, mais s'inquiète aussitôt : Tu crois que le bac va être annulé ? Ça sent tellement le roussi à Paris. Non, c'est juste un coup de pression du gouvernement. S'ils font redoubler tout le monde, je vais être obligée de rester un an de plus chez mes parents... Je préfère ne pas y penser. Qu'est-ce qu'ils vont décider, d'après toi ? Ils n'ont pas d'autre choix que de reporter ou modifier les épreuves. J'espère que tu auras raison. Devant elles, un groupe d'étudiants se lève et entonne *l'Internationale*. Les poings touchent les nuages qui circulent dans un ciel couleur jean délavé. Francine et Marie fredonnent des paroles qui ne leur sont pas familières. Elles rient de leurs approximations. Un photographe s'avance vers elles.

Michel remonte la rue des Combes avec son sac Arpèges. Certainement pas pour manifester ! Il n'est pas du style à perdre son temps dans ce genre de rassemblement. Il vient simplement jouer aux curieux. Des slogans fusent en feux d'artifice verbaux. Des pancartes tenues à bout de bras exhortent à devenir réalistes en réclamant l'impossible, ou encore à mettre l'imagination au pouvoir. Michel n'est pas naïf. Tout ceci n'est que pétard mouillé. Le réel ne se soumet pas si facilement. Il entend que ces manifestations portent en elles une impulsion nouvelle, un élan égalitaire et libérateur, mais il n'attend rien de cette cacophonie révolutionnaire. Malgré les grèves ouvrières et universitaires, les réformes ne passeront pas. Les politiciens sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire tout ce qu'ils prétendent ne pas être. Il ne restera que des cendres de ces aphorismes, une fois les gaz lacrymogènes dissipés et les tracts enfouis sous les feuilles mortes. Michel aperçoit Claude, l'un des photographes du journal. Quel charmeur, celui-là ! Facile d'aborder les nanas avec un appareil d'où sort un petit oiseau ! Michel, lui, fait l'effort de sortir des mots de sa bouche.